

Le jour du seigneur : étude de dogmatique chrétienne et d'histoire [suite]

Autor(en): **Thomas, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **20 (1887)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

PAR

L. THOMAS ¹

C. CONCLUSION.

a) *Résumé.*

Commençons par résumer ce que nous avons cherché à établir au sujet du sabbat et de la semaine chez les Chaldéens :

1^o Ils ont eu des jours religieusement consacrés au repos le 7, le 14, le 21, le 28 de chaque mois.

2^o Le sabbat chaldéen n'était pas un jour triste, sinistre, *dies ater*.

3^o Le culte de la divinité lunaire n'a point été le grand facteur de l'institution.

4^o Le sabbat chaldéen suppose l'existence de la semaine chaldéenne.

5^o Cette semaine n'était pas indépendante du mois chaldéen, au contraire elle en dépendait, et elle ne pouvait en conséquence arriver à son plein développement.

6^o La semaine chaldéenne n'était pas cependant strictement lunaire : elle était semi-lunaire et semi-sabbatique.

7^o Le sabbat chaldéen avait lieu à la fin d'une semaine exacte ou approximative.

¹ Voir les livraisons de mars, mai et juillet, p. 136, 245 et 403.

8° Les Chaldéens avaient donc la semaine et le sabbat hebdomadaire, mais ils n'avaient pleinement ni l'un ni l'autre.

9° Il faut distinguer entre l'existence même de la semaine et le caractère astrologique que cette institution a pu revêtir plus ou moins.

10° L'institution même de la semaine en Chaldée paraît un fait devenu certain, mais il n'en est pas précisément de même de la semaine astrologique.

11° Il nous semble au moins probable que les Chaldéens ont rattaché en quelque manière les jours de la semaine aux 7 dieux planétaires.

12° Nous serions disposé à croire que lorsque la semaine a pris en Chaldée une signification astrologique, ces différents jours ont été désignés d'abord suivant la série des 7 planètes rangées par ordre de grandeur d'orbite.

13° L'ordre planétaire de la semaine qui a prévalu en Chaldée, paraît s'expliquer assez naturellement par une combinaison de l'ordre par grandeur d'orbite et de l'ordre hiérarchique des grands dieux de l'Olympe chaldéen.

14° La semaine planétaire des Chaldéens est moins ancienne chez eux que l'institution même de la semaine.

b) *Origine de la semaine et du sabbat chaldéens.*

On a rapporté cette origine aux diverses phases de la lune et au culte de la divinité lunaire, — aux 7 planètes et au culte de leurs dieux, en particulier au culte de Saturne. — Récemment Lotz a émis avec beaucoup de réserve une nouvelle hypothèse, d'après laquelle la cause cherchée serait surtout l'importance du nombre 6 dans la vie ordinaire des Babyloniens, mais aussi la sainteté du chiffre 7 (p. 62..., 110...).

Reprenons plus ou moins brièvement ces différentes opinions, dont quelques-unes ont déjà revendiqué notre attention.

α) *Les phases et le culte de la lune.* — Nous avons déjà parlé de cette opinion (p. 414.), et nous n'y reviendrons pas.

β) *Les 7 planètes et leur culte.* — Nous avons vu (p. 418..) que telle était l'opinion du père Acosta citée par A. de Hum-

boldt avec adhésion dans ses *Vues des Cordillères*, puis omise dans le *Cosmos* (III, p. 691), lors même que l'occasion de la reproduire se présentait.

La même opinion a été émise tout récemment par l'évêque de Carlisle dans la *Contemporary Review* (oct. 1886, p. 526). Il commence son article sur la semaine de 7 jours en parlant des chiffres les plus chers à l'antiquité : 10, 12, 7 ; et s'il voit l'origine de cette faveur pour le chiffre 10 dans le nombre des doigts de la main ; pour le chiffre 12, dans son extrême commodité résultant de la grande facilité avec laquelle il peut être divisé (par 2, 3, 4, 6), il explique l'importance du chiffre 7 surtout par les 7 planètes, visibles à l'œil nu, de bonne heure étudiées par l'astronomie et exploitées par la mythologie, — mais aussi par la considération des phases de la lune.

De Humboldt me semble beaucoup plus dans le vrai quand, dans son *Cosmos* (III, p. 686), peu après avoir dit : « Il n'est pas douteux que les différentes phases de la lune n'aient de bonne heure dû attirer l'attention des peuples chasseurs et pêcheurs, » il s'exprime ainsi : « Au contraire, tout ce qui a trait à l'ordre des planètes et aux distances qui les séparent, ainsi qu'aux noms des heures et des jours, ne peut appartenir qu'à une époque de civilisation beaucoup plus avancée et qui commence à prendre goût aux théories. »

On ne peut guère, en effet, comparer au point de vue de la simplicité de l'observation, l'acte de compter les doigts de la main et celui de constater les 7 planètes. La différence est par trop grande.

Pour cette dernière observation, il faut d'abord distinguer les 5 planètes proprement dites des étoiles fixes, puis rattacher à ces cinq planètes le soleil et la lune, d'un aspect si différent, et cependant grouper en un seul tout les 7 astres.

D'autre part, nous avons déjà indiqué que le rôle qu'ont joué les 7 planètes dans la mythologie, n'apparaît point comme ayant été primitif.

Il y a d'ailleurs, comme nous le verrons, d'autres manières plus satisfaisantes, plus anciennes et plus profondes de se rendre compte de l'importance du chiffre 7.

γ) *Le culte de Saturne.* — Nous avons déjà mentionné et combattu l'opinion d'après laquelle ce culte serait le principe du repos du 7^{me} jour, et nous aurons encore à y revenir à propos des Saturnales et de l'introduction de la semaine planétaire à Rome. Pour le moment, nous n'opposerons qu'une nouvelle observation tirée de ce que nous avons constaté au sujet de la semaine planétaire chaldéenne.

L'ordre planétaire qui semble en Chaldée avoir prévalu pour la semaine est $\text{C} \odot \text{♃} \text{♀} \text{♄} \text{♅}$. Or dans cet ordre le 7^{me} jour n'est pas consacré à ♄ , mais à ♅ .

Il est vrai que cette formule nous a paru avoir été précédée par cette autre, exprimant l'ordre par grandeur d'orbite à partir du plus petit : $\text{C} \text{♅} \text{♀} \odot \text{♄} \text{♃} \text{♄}$, d'après laquelle effectivement le 7^{me} jour de la semaine aurait été le jour consacré à Saturne. Mais ce qui prouve que cette coïncidence n'avait pas d'importance, c'est qu'on y avait renoncé, malgré toute l'importance que conservait chez les Chaldéens l'institution du sabbat.

D'autre part, nous avons déjà vu que le sabbat chaldéen n'était pas un *dies ater*, ce qu'il aurait été s'il s'était constitué sous l'invocation de Saturne.

δ) *L'importance du chiffre 6.* — Lotz dit que ce chiffre jouait un grand rôle dans les idées et dans la vie chaldéennes. C'était le chiffre du dieu Raman, celui de la moitié du nombre des grands dieux, surtout la dixième partie du chiffre 60, chiffre fondamental des mesures de longueur, de volume et de poids, etc. On a donc pu être ainsi conduit à prendre l'espace de 6 jours comme mesure des ouvrages, par exemple, pour engager des mercenaires. Les ouvriers ont dû souvent cesser le travail le 7^{me} jour, et, comme ils devaient fréquemment se mettre à l'œuvre en même temps, ils devaient aussi se reposer ensemble un 7^{me} jour. Peu à peu cela a dû devenir une coutume générale recommandée par l'intérêt de tous et appuyée par la sainteté du chiffre 7.

Cette hypothèse est ingénieuse, mais elle me semble inutile et peu solide.

Et d'abord ce n'était pas 6 qui était un chiffre réellement important dans la vie chaldéenne, mais 60, comme 1^{er} multiple

de 10 et de 12, et sous ce rapport il n'y a aucune comparaison à établir entre 6 et 60. « Les Chaldéo-Assyriens, dit Lenormant¹, divisaient invariablement l'unité en 60 parties égales, divisées à leur tour en 60, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était bien là évidemment le résultat d'une combinaison savante et d'une nature toute pratique, destinée à concilier les deux systèmes de division de l'unité qui, depuis qu'il y a des hommes, sont en lutte et se partagent les peuples, le système décimal et le système duodécimal. 60 a en effet pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12 et c'est parmi les nombres qu'on pouvait choisir comme dénominateur invariable des fractions, celui qui compte le plus de diviseurs. La numération sexagésimale réglait l'échelle des divisions et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le plus savant et le mieux organisé de l'antiquité. C'est en effet le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées. La plupart des mesures chaldéennes passèrent du bassin de l'Euphrate et du Tigre dans les différentes contrées de l'Asie antérieure et même chez les Grecs, mais en s'altérant plus ou moins sur la route et surtout en perdant leur savante coordination. »

En second lieu, Lotz a très bien fait ressortir l'importance qu'avait chez les Chaldéens l'institution du sabbat comme jour du repos. Chez eux, c'est sur le sabbat qu'est mis l'accent, non sur les 6 jours qui le précèdent. Or ce que l'influence du chiffre 6 pourrait le moins expliquer, ce n'est pas le groupement des 6 jours ouvriers, mais précisément le repos du 7^{me} jour.

En troisième lieu, Lotz dit lui-même que le chiffre 7 était beaucoup plus en honneur chez les Babyloniens que chez tous les autres peuples de l'antiquité, à l'exception des Israélites. Or

¹ *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3^{me} édition, II, p. 177. — Comp. Perrot, *Chaldée*, p. 800: « Voilà plus de 40 ans que Bœckh l'a démontré et après lui Brandis: toutes les mesures de longueur, de poids, de capacité, dont les anciens se sont servis, doivent être rapportées à une même échelle; ce qu'on retrouve en Phénicie, en Palestine et en Perse, comme à Athènes et à Rome, c'est toujours et partout le système sexagésimal des Babyloniens. »

cette considération extrême dont jouissait le nombre 7, jointe à l'influence concurrente du fait des 4 phases de la lune, nous paraît suffisante pour expliquer soit la semaine chaldéenne comme ensemble de 7 jours, soit le sabbat chaldéen comme solennisation du 7^{me} jour. Pourquoi donc recourir encore à l'influence si problématique du chiffre 6 ?

ε) *L'importance du chiffre 7.* — Cette importance a été démontrée non seulement par Lotz (p. 25), mais aussi par Schrader¹.

« Rien ne prouve plus clairement, dit-il, combien la sainteté du chiffre 7 était enracinée dans le Babylonisme non sémitique et antérieur à l'influence sémitique que cette ancienne littérature babylonienne et en particulier ses hymnes, qui nous sont parvenus à la fois dans l'idiome primitif sumérien-accadien et dans leur traduction assyro-sémitique. Il y a sept esprits, dont l'origine est dans la profondeur, qui ne connaissent ni ordre, ni mœurs, et n'exaucent ni prières, ni désirs². La femme qui, à côté d'un malade, conjure les mauvais esprits, doit faire le nœud magique 7 fois et de nouveau 7 fois³. Le serpent mythique mentionné dans les hymnes a 7 têtes⁴. Le chiffre 7 apparaît clairement aussi dans les représentations figurées. Déjà la représentation purement naturelle du palmier montre 7 palmes dans la couronne ou ailleurs⁵. Mais c'est surtout l'arbre sacré dont les rameaux et les feuilles sont dominés dans leurs nombres en première ligne par le chiffre 7. On le voit déjà dans la forme la plus ancienne de cet arbre, telle qu'elle se trouve sur le cylindre babylonien archaïque, que Smith a fait connaître et où apparaît un arbre avec 4 rameaux d'un côté et 3 de l'autre⁶. Il en est de même des formes postérieures purement idéales

¹ *Keilinschriften*, p. 21.

² Schrader renvoie à son ouvrage *Die Höllenfahrt der Istar*, Giessen, 1874, p. 110.

³ *Ibid.*, p. 118. Comp. Lenormant, *Magie chez les Chaldéens*, p. 38.

⁴ II, R. 19, 13, 14.

⁵ Layard, *Ninive et Babylone*, VIII, B. Cylindre babylonien dans la *Berliner Monatschrift*, 1881, mai, Tafel N° 4.

⁶ *Berliner Monatschrift*, 1881, Mai, Tafel N° 5. Voir aussi Perrot, *Chaldée*, p. 97.

(rein shematischen), jusqu'à celle qui apparaît dans les monuments assyriens : le chiffre 7 s'y manifeste de différentes manières, dans le nombre des rameaux ou dans les feuilles de la corolle (Blüthenkelche) ou dans les feuilles de la couronne (Krone) ou dans plusieurs de celles-ci. Quelquefois le chiffre 10 est à côté. »

Comme nous l'avons vu (p. 450, note 2), selon Lenormant, la formation de la semaine découle de la notion du caractère sacré du nombre 7, et cette notion remonte chez les Chaldéo-Babyloniens à la plus haute antiquité.

Mais d'où venait donc chez les Chaldéens cette idée de la sainteté du chiffre 7 ?

Nous avons dit abondamment qu'elle ne pouvait venir du nombre des planètes.

Nous ne pouvons pas non plus admettre qu'elle provint purement et simplement de la division du mois synodique en 4 parties de 7 jours chacune, comme le veulent Knobel et d'autres¹.

Venait-elle d'un sens mystique ou symbolique du chiffre 7 envisagé simplement en lui-même, sens qui apparaît si fréquemment dans l'antiquité et qui implique toujours l'idée d'un certain caractère divin ? Nous aurions bien de la peine à croire à la réalité primitive de cette abstraction quand nous pensons aux temps reculés où nous fait remonter l'idée de la sainteté de ce nombre et à l'immense sphère de populations très diverses, dans lesquelles nous retrouvons cette idée. Nous sommes bien plus porté à y reconnaître avant tout, comme le font Zöckler, Baehr, Schubert, Kurtz, Delitzsch, une trace d'une tradition primitive au sujet de la création, mais sans toutefois exclure le caractère symbolique du chiffre. Nous aurons à revenir, à un point de vue général, sur cette double question. Pour le moment nous n'avons à nous occuper que de la Chaldée.

Peut-on trouver dans ses traditions quelque rapport entre la sainteté qu'elles attribuent au chiffre 7 et leurs données

¹ D'après Zöckler, *Real Encykl.*, I A., XIV, p. 354.

cosmogoniques, à plusieurs égards, si remarquables? Telle est la question que nous devons aborder.

Lotz prétend qu'on ne trouve aucun rapport. Dans une note d'un haut intérêt (p. 98), il compare la cosmogonie babylonienne et la cosmogonie biblique, et il consigne les résultats suivants :

Les deux cosmogonies se ressemblent assez pour qu'on ne puisse méconnaître entre elles un lien étroit de parenté ; mais d'autre part, elles sont trop différentes pour que l'une puisse provenir de l'autre. Il est incroyable que l'auteur du premier chapitre de la Genèse ait révisé et corrigé aussi parfaitement la tradition babylonienne, et que ce premier chapitre ne soit qu'un extrait de cette tradition accommodé au monothéisme.

Dans les deux traditions, on voit le monde, d'abord informe chaos, être formé et achevé par une série d'actes divins et passer ainsi par différents degrés jusqu'au degré suprême de la création de l'homme.

Dans les deux, même disposition générale et grande ressemblance dans plusieurs détails.

Dans les deux, le chaos est semblablement décrit (*ti amtu* = תהומ).

Mêmes paroles, à propos de la création des astres, pour la description des temps qu'ils sont destinés à déterminer.

A l'énumération hébraïque (v. 24) : « du bétail, des reptiles et des animaux terrestres » (בְּהֵמָה וְרֶמֶשׂ וְחַיֵּי-אָרֶץ), correspond l'expression babylonienne : « le bétail des champs, les bêtes des champs, les reptiles des champs » (*bul seri umam seri u nammassi seri* : pecus campi, ferae campi, reptilia campi).

En outre, on trouve deux fois dans la narration babylonienne le verbe *ubassim(û)*, « il a bien fait (ils ont bien fait), » ce qui est en analogie avec la déclaration biblique : « Dieu vit que cela était bon » (v. 10, 12, 18, 21, 25. V. 31 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon » ¹).

Ces ressemblances ne sont point du tout de nature à con-

¹ Comp. Schrader, *Keilinschriften*, p. 18.

traindre d'admettre que la narration biblique ait été écrite en imitation de la narration babylonienne.

Lotz signale, par contre, comme données appartenant en propre à la narration biblique.

1° (v. 2.) « L'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux » ; — 2° la création opérée par la parole divine ; — 3° la distinction des 7 jours ; — 4° Dieu donnant des noms à la lumière, aux ténèbres, à l'étendue, etc. ; — 5° Dieu déclarant lui-même que ses œuvres étaient bonnes.

Lotz ne voit donc dans les traditions chaldéennes aucune trace ni de la création en 6 jours, ni du repos de Dieu le 7^{me} jour.

Mais d'abord, il admet cependant que dans ces traditions comme dans le récit génésiaque, le monde, d'abord informe chaos, a été formé par une série d'actes divins aboutissant au degré suprême de la création de l'homme.

En second lieu, il ne paraît pas tenir suffisamment compte du caractère extrêmement fragmentaire de la connaissance que nous avons de la grande narration cosmogonique en plusieurs tablettes, retrouvée par G. Smith, car c'est d'elle dont il est surtout question.

Ce caractère ressort avec une grande évidence des pages 494-505 du premier volume des *Origines de l'histoire*, par Lenormant, où l'on trouve : 1° un fragment du début de la 1^{re} tablette ; 2° un « fragment appartenant probablement à la 3^{me} tablette » ; 3° un « fragment appartenant probablement à la 4^{me} tablette » ; 4° un « fragment de la 5^{me} tablette » ; 5° un « fragment du début d'une tablette, probablement la 7^{me} »¹.

Pour les fragments 2 et 3, Lenormant dit qu'il en est réduit à reproduire la traduction de G. Smith. Il n'a pu la vérifier sur le texte, qui n'a même pu être retrouvé au Musée britannique, Smith n'en ayant pas indiqué les cotes.

Fox Talbot avait cru trouver dans le fragment de la 5^{me} tablette quelques mots qu'il avait ainsi traduits : « Le 7^{me} jour,

¹ Comp. *Chaldäische Genesis*, p. 61-82. Voir aussi dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, première partie, dans un appendice, les p. 411-414, où a été communiquée la traduction française faite par Oppert de deux des fragments.

il institua un jour de fête ¹. » Mais Oppert et Lenormant ne voient là qu'une description d'une phase de la lune et traduisent, l'un : « Le 7^{me} jour, se remplira le disque de gauche à droite ; » l'autre : « Dans le 7^{me} jour, le disque, tu seras en train de te remplir. » De même, déjà Smith ².

Quant à la 7^{me} tablette, qui pourrait être pour nous la plus intéressante, il y a de très grandes lacunes dans les dix versets qui ont été traduits, et Lenormant dit que « les débris des 4 versets suivants sont trop mutilés pour qu'on en tire quelque chose de certain et de suivi. »

Il nous semble donc que si l'on ne peut trouver actuellement dans cette grande cosmogonie babylonienne aucune trace positive de la mention des 7 jours, toutefois on ne saurait en conclure que cette mention en fût absente. Elle pourrait en tout cas être rattachée à la distinction d'actes créateurs successifs.

Plusieurs considérations peuvent encore être alléguées comme rendant cette mention possible, si ce n'est même probable.

Et d'abord : a) le rôle si important que joue le chiffre 7 dans la tradition babylonienne du déluge ³, tradition qui nous a été presque complètement transmise ⁴, forme avec la grande cosmogonie babylonienne un même ensemble et, comme elle, présente un parallélisme si remarquable avec les données bibliques.

b) Le rôle non moins important qui est attribué au même chiffre 7 dans la théogonie des Chaldéens si intimement liée à leur cosmogonie.

Nous avons déjà vu (p. 415) qu'au-dessous du dieu suprême Ilou ou Assour figure une première triade composée de Anou, Bel, Ao ou In ou Héa, puis une seconde triade composée de Samas, Sin, Raman ou Vul, ce qui constitue 7 dieux supérieurs.

¹ Ledrain, *Histoire d'Israël*, 1, p. 413, 414.

² *Chaldäische Genesis*, p. 68.

³ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, p. 159.

⁴ Lenormant, *Origines*, I, p. 391, 392.

« La donnée fondamentale des constructions cosmogoniques et théogoniques de la Chaldée, dit Lenormant¹, peut se résumer de la manière suivante :

Un premier principe matériel et encore confus, qui préexiste à tout et n'a jamais eu de commencement ; tantôt on envisage ce premier principe comme unique et renfermant en lui les deux sexes, avec la notion de maternité qui prédomine ; tantôt on le présente comme une dualité de mâle et de femelle, où le féminin a reproduit le masculin, qui réagit ensuite sur lui ; enfin, dans d'autres cas, on distingue dans l'existence de ce premier principe, double de son essence, une série d'évolutions représentées par une succession de couples pareils entre eux et toujours solitaires, qui émanent les uns des autres.

De là, quand l'univers se détermine sous sa forme ordonnée, sortent 3 triades parallèles de dieux cosmiques, composées chacune de père, mère et fils, à l'imitation des familles humaines.

1° Anu et Anatu, ont pour fils tantôt Ischu, tantôt Rammanu ; la première donnée prédomine aux époques les plus anciennes, mais plus tard Ischu perd son importance ancienne...

2° Belu et Beltu, avec pour fils Schinu...

3° Ea et Darkina, avec pour fils Maruduku.

Ces 3 premières triades cosmiques correspondent aux 3 divisions du monde, le ciel, la terre et l'Océan, qui environne celle-ci. Elles servent de types aux triades des religions locales, qui... se composent souvent de dieux qui dans le système général tiennent un rang inférieur...

Ceci se reflète dans la hiérarchie officielle des rangs des dieux comme préposés aux diverses parties du gouvernement du monde. Là nous avons d'abord un dieu suprême et unique, qui est Asshur en Assyrie, et à Babylone, Ilu... Au-dessous, s'étagent 3 groupes composés chacun de 3 divinités :

1° La triplicité cosmique de Anu, Belu et Ea ;

2° La triplicité féminine des déesses qui leur correspondent comme épouses, Anatu, Beltu et Davkina...

3° Triplicité, plus localisée que la première dans des corps matériels de la nature, de Schinu, Schamschu et Rammanu. »

Ea) et, en tenant compte du dieu suprême Ilou ou Assour,

Faisons maintenant rentrer cette 2^{me} triplicité (la triplicité féminine) dans la 1^{re} (la triplicité cosmique de Anu, Belu et nous retrouvons bien notre chiffre 7.

Nous le retrouvons aussi dans le commencement de la citation, où il est parlé du premier principe, puis de 3 tria-

¹ Lenormant, *Origines*, p. 525.

des parallèles, mais si nous supprimons le fils dans chacune d'elles.

Dans les fragments de la grande cosmogonie elle-même nous retrouvons les commencements de la même heptade. Car au début de la 1^{re} tablette, il est parlé d'abord de l'abîme (*apsu*) et du chaos de la mer (*mummu-tiamat*), puis des grands dieux, et d'abord de Lou'hmou et La'hamu, puis de Asschour et Kischar. La suite manque¹. Or dans la cosmogonie chaldéenne transmise par Damascius², il est question successivement de Tavthé (= Tiamat) et Apason (= Apsu), de Moymis (= Mummu), qui est, selon Lenormant, le monde intelligible, issu des deux principes, — puis de Dachè et Dachos ou Lachmê et Lachmos (= La'hamu et Lu'hmu), — puis de Kissarâ (= Kischar) et Assôros (= Aschur = Schar), — de qui naissent Anos (= Ana = Anu), Illinos (corrigez : Illimos = Elim = Bel) et Aos (= Ea), — et cette dernière triade jointe aux 2 couples qui précèdent, forment bien une heptade.

Une troisième considération, que je pourrais aussi ranger sous une rubrique *c*), est tirée d'une découverte faite par Oppert, comme il l'appelait, et relative aux anciennes périodes préhistoriques et historiques de l'histoire du monde suivant les Babyloniens. Voici en résumé comment s'est exprimé l'illustre assyriologue dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1877, p. 237³.

« La chronologie des Babyloniens et celle de la Genèse se divisent en trois parties : I. Temps de la création. II. Epoque antédiluvienne. III. Epoque postdiluvienne.

I. Temps de la création. Les Chaldéens comptaient, depuis le commencement du monde à Alexandre, 215 myriades d'années ; depuis le premier homme, à la même époque, 47 myriades ; donc pour la création 1 680 000 ans ou 168 myriades d'années.

La Bible compte 7 jours ou 168 heures.

Les Chaldéens comptaient donc 10 000 ans, où la Bible n'admet qu'une heure.

¹ Lenormant, *Origines*, I, p. 495.

² Damasc. De prim. princip., 125, p. 384, édition Kopp, D'après Lenormant, *Origines*, I, p. 493.

³ Oppert a publié à part cette étude sous ce titre : *La chronologie de la Genèse*, Paris 1878. Mais la brochure est épuisée.

II. Epoque antédiluvienne. Les Chaldéens admettaient depuis la création de l'homme au déluge, 432 000 ans.

La Bible, texte hébreu, suivi par la Vulgate, seul texte original et non falsifié, 1656 ans :

Les chiffres 432 000 et 1656 ont un diviseur commun, 72 ; ils sont dans la proportion de 6000 à 23. Mais 23 ans font juste 8400 jours, 1200 semaines.

Les Chaldéens admettaient donc 5 ans, 60 mois ou un *sosse* de mois ou un *lustre*, quand la Bible ne compte qu'une semaine...

Donc les Chaldéens substituaient des lustres aux semaines bibliques.

III. Temps postdiluviens jusqu'aux temps chronologiques... Les Chaldéens comptaient donc par sosses à 60 ans, où la Bible n'admet qu'un an.

Récapitulation. Les chiffres bibliques se trouvent donc vérifiés par les données chaldéennes, seulement les unités temporaires sont différentes.

Chaldée.	Bible.
<i>Création :</i>	
168 myriades d'années	168 heures.
<i>Temps avant le déluge.</i>	
18,720 lustres	24,000 semaines.
21,600 »	21,600 »
46,080 »	40,809 »
<u>86,400</u> »	<u>86,409</u> »
<i>Temps après le déluge.</i>	
292 sosses	292 ans.
<u>361</u> »	<u>361</u> »
653 »	653 »

Dans l'article Chaldée de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* (III, p. 12), après avoir dit : « La création (selon les Chaldéens) comprend, comme dans la Bible, celle des grands corps célestes, ... des végétations et des êtres animés, » Oppert s'exprime ainsi :

« La semaine créatrice de la Bible était représentée par 168 myriades d'années (1 680 000) ; chacune des 168 heures de la semaine biblique correspondait à une myriade d'années, chaque jour à 240 000 ans. Il semble avéré que les derniers 240 000 ans de cette période constituent un terme d'arrêt ; l'homme étant déjà créé le 6^{me} jour, voilà pourquoi l'on compte du pre-

mier homme aux temps historiques, soit 47 ou 48, soit 71 ou 72 myriades d'années, selon qu'on y comprend ou non le dernier jour de la création. »

Ainsi, d'après Oppert, selon les Babyloniens, il y aurait eu lors de la création une semaine de 7 jours, chaque jour étant de 240 000 ans; chaque heure, d'une myriade d'années; l'homme aurait été créé le 6^{me} jour et le 7^{me} aurait été un temps d'arrêt, un vrai sabbat du Créateur.

Evidemment nous ne saurions ici apprécier à fond cette théorie, pas plus que nous ne pouvions entrer dans tous ses développements. Mais le nom d'Oppert est déjà une grande recommandation, et, à défaut d'une appréciation personnelle, nous pouvons citer celle d'un autre savant, d'une compétence rare, je veux parler de Fr. Lenormant.

« Dans un travail infiniment ingénieux, je dirais presque trop ingénieux, dit-il ¹, M. Oppert s'est efforcé d'établir que « le chiffre de 1656 ans, à savoir le chiffre conservé par le texte hébreu pour l'intervalle entre la création d'Adam et le déluge, » dérive de celui de la tradition chaldéenne, tel que le donne Bérose, et qu'on l'a obtenu en mettant une semaine là où les Chaldéo-Babyloniens comptaient 5 ans. En effet, remarque l'éminent assyriologue, « les deux nombres 432 000 et 1656, divisibles par 72 sont comme 6000 à 23. Mais 23 ans sont 8400 jours ou 1200 semaines ². Donc 6000 ans équivalent à 1200 semaines; donc un lustre, 5 ans, 60 mois (ou un sosse de mois) équivaut à une semaine biblique. » — La concordance est des plus séduisantes, et pourtant à la réflexion un doute s'élève à l'esprit. Ces calculs de semaines ont en effet pour base l'année tropique de 365 jours ^{1/4} ¹, et ils ne seraient plus exacts si l'on employait l'année lunaire de 354 jours, la seule dont on trouve la trace dans les livres bibliques, ou l'année chaldéo-babylonienne de 360. La première donnerait pour 23 ans 8142 jours ou 1163 semaines ², et pour 1656 ans, 83 746 semaines ³; la seconde, pour 23 ans, 8280 jours ou 1182 semaines ⁴, et pour 1656 ans, 85 165 semaines ⁵. »

D'après Lenormant, l'année lunaire donnerait donc pour 23 ans 8142 jours ou 1163 semaines, au lieu de 8400 jours ou 1200

¹ *Origines de l'histoire*, I, p. 276.

² « Exactement 8400,57 jours ou 1200,08 semaines avec l'année astronomique réelle, — 8400,75 jours ou 1200,10 semaines avec l'année tropique de 365 jours ^{1/4}, la seule à la connaissance de laquelle se soient élevés les anciens. » (Lenormant.)

semaines (différence en moins : 258 jours ou 37 semaines), — et pour 1656 ans, 83 746 semaines, au lieu de 86 400 (différence : 2654).

D'autre part, l'année chaldéo-babylonienne donnerait pour 23 ans 8280 jours ou 1182 semaines, au lieu de 8400 jours ou 1200 semaines (différence en moins : 120 jours ou 18 semaines), — et pour 1656 ans, 85165 semaines, au lieu 86 400 (différence : 1235).

Les différences sont sensiblement moins fortes pour l'année chaldéo-babylonienne que pour l'année lunaire, à savoir 18 semaines, au lieu de 37, pour 23 ans ; 1235 semaines, au lieu de 2654, pour 1656 années ; — et pour notre part, il nous semble que c'est l'année chaldéo-babylonienne qui doit être prise en considération, plutôt que l'année lunaire.

En définitive, la constatation faite par Oppert est non seulement fort ingénieuse, mais encore fort curieuse ; et, lors même que par la comparaison des deux chronologies, on devrait, et ce nous semble, avec raison, renoncer à la considération de l'année tropique et par là même à une correspondance dont l'exactitude serait vraiment surprenante, les différences ne seraient pas assez fortes pour empêcher de reconnaître entre les deux chronologies une ressemblance significative.

Ces différences elles-mêmes auraient leur intérêt, en faisant

Quant à l'année tropique, elle est ainsi caractérisée dans le Dictionnaire de Littré : « Année tropique, intervalle de temps compris entre 2 passages successifs du centre du soleil à l'équinoxe de printemps ; cette année diffère de l'année sidérale à cause du déplacement de l'équinoxe de printemps, dû à la précession des équinoxes et à la nutation ; elle est de 365 jours, 5 heures, 48', 47", et ainsi plus courte de 24', 8" que l'année sidérale. L'année déterminée par les équinoxes s'appelle tropique, parce qu'anciennement on l'avait conclue du retour du soleil à un même tropique. Delambre, *Abrégé astronomique*, leçon I. »

¹ « Le chiffre absolument précis, pour 1656 ans, serait 86 407 semaines et 5 jours. Mais dans un calcul de ce genre, il serait tout naturel de le voir ramené au nombre rond de 86 400. »

² « Exactement 1163 semaines et 1 jour. »

³ « Exactement 83 746 semaines et 2 jours. »

⁴ « Exactement 1182 semaines et 6 jours. »

⁵ « Exactement 85 165 semaines et 5 jours. »

ressortir que la donnée traditionnelle servant de point de départ, n'était pas unique, mais double, qu'il y avait parallélisme entre deux traditions antiques et apparentées.

Au fond, telle nous paraît bien être en tout cas la vérité et nous avons été heureux de voir Lotz proclamer hautement ce point de vue en comparant la cosmogonie babylonienne et le récit génésiaque. Nous ne croyons pas que la tradition hébraïque vienne de la tradition proprement babylonienne, comme à notre époque on n'est que trop enclin à le penser, ni que la tradition babylonienne vienne de la tradition hébraïque, comme des générations antérieures aux nôtres auraient été portées à l'admettre. Assurément les deux traditions ont dû être une à l'origine, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait encore ni Hébreux, ni Babyloniens, ni Sémites, ni Touraniens. Mais elles n'ont pas tardé, même sur les rives de l'Euphrate, à se diversifier plus ou moins et toujours plus : l'une étant plus conservatrice, plus sobre, plus simple, plus conséquente, plus pure, étant aussi merveilleusement et mystérieusement gardée d'en haut ; — l'autre, étant plus mobile et plus souple, s'altérant de plus en plus sous de puissantes influences contradictoires, se surchargeant indéfiniment d'éléments étranges et étrangers, abandonnée en quelque sorte à elle-même dans sa course désordonnée, perdant ainsi toujours plus sa simplicité, son unité, sa conséquence, mais cependant ne cessant jamais de porter des traces de ce qu'elle était à l'origine.

Comme nous l'avons vu, on retrouve dans les traditions chaldéennes les institutions primitives du sabbat et de la semaine plus ou moins conservées ; on retrouve aussi le chiffre 7 marqué d'un saint caractère, on le retrouve même dans les idées cosmogoniques. Mais le plein développement du sabbat et de la semaine, le souvenir de l'origine cosmogonique du sabbat, de la semaine et de la sainteté du nombre 7, tout cela doit être cherché ailleurs. En Chaldée, il n'y a que des *membra disjecta*, on y chercherait vainement le corps, l'organisme vivant. Mais les *membra disjecta* certainement sont là.
